

Si tu savais le don de Dieu

Du christianisme, que demeure-t-il de précieux ?

Je vous propose de demeurer en quelque sorte au bord du puits de la rencontre au fond duquel jaillit une source d'eau vive. Y demeurer car il faut du temps et plusieurs approches pour commencer à connaître et à goûter le don de Dieu.

Ce soir, je vous propose de partir des questions radicales que pose la situation d'aujourd'hui. Nous sommes partis du commencement et même de la source et voilà que je vous invite maintenant à prendre les choses par l'autre bout : après vingt siècles, en un moment de crise profonde et même troublante de ce qui nous est venu de Jésus, que reste-t-il et même que doit-il rester pour que les humains trouvent des sources d'eau vive ?

Chaque jour qui passe augmente l'impression d'une crise extrêmement profonde de l'Eglise – au moins chez nous, mais je crois que c'est beaucoup plus large. Il y a un effondrement de la figure prise par l'Eglise ces derniers siècles, un effondrement qui n'est pas neuf, mais qui ne cesse de s'accroître. Il y a plus profondément une crise de la transmission. Il y a aussi une crise de l'appartenance... Et avec la crise de la pédophilie qui, pour grave qu'elle soit, n'est que la pointe de l'iceberg, on a l'impression qu'on approche de la fin de l'effondrement. D'autant plus que les réactions des responsables ne sont absolument pas à la hauteur et qu'elles contribuent fortement à désespérer les acteurs de base de l'Eglise qui n'avaient déjà pas besoin de cela.

Pourtant, il y a dans le christianisme quelque chose de fort, de peu banal, d'original pour vivre. Sans cette conviction, je n'accepterais pas d'intervenir sur ce sujet. Et cela, au fil des diverses facettes de mon ministère, je le goûte très souvent.

En même temps, il y a aussi un dégoût pour le christianisme. Pour une certaine manière de tout regarder de haut. Pour une certaine façon de parler de la sexualité et surtout des personnes concernées par telle ou telle situation. Pour une institution autoritaire repliée sur un pouvoir de clercs tous masculins, prompt à lancer des condamnations. Et ce dégoût, on le trouve aussi bien chez des gens du dedans que chez ceux du dehors, parfois, du reste, de manière excessive et injuste.

Il y a aussi une disparition lente du christianisme et qui est massive. Pour le plus grand nombre, le christianisme est devenu une affaire étrange et étrangère qui ne fait plus partie de leur vie.

Le moins que l'on puisse dire est donc qu'il y a une crise profonde de l'aventure chrétienne et pas seulement de l'Église car c'est la crédibilité qui est mise en cause et aussi les valeurs véhiculées par le christianisme. Il y a crise dans les deux sens de ce terme : le sens courant, celui de dépression et le sens plus riche, celui de remise en question.

Je ne vais pas parler de tout cela du dehors et encore moins de haut. Il m'arrive souvent, Dieu merci, de goûter le bon goût profondément humain du christianisme. Il m'arrive aussi d'être *dé-goûté* (et parfois profondément) devant certaines positions et attitudes de ceux qui représentent le christianisme et d'avoir envie de prendre des distances... et d'en prendre. J'ai beaucoup d'amitiés et de connivences sur des choses profondes de la vie avec des gens pour lesquels tout cela est devenu étrange et étranger. Je ne vais donc pas fustiger du balcon cette société coupable d'avoir rejeté Dieu. C'est de l'intérieur du christianisme que j'aime et qui me fait vivre, d'une société que j'aime et dont j'ai passionnément envie qu'elle vive que je poserai la question : Que va-t-il donc rester du christianisme ? et même plutôt : Que doit-il donc rester du christianisme pour que vivent les humains ?

Je le ferai en trois temps :

- Je vous proposerai d'abord d'aller au cœur de la crise
- Ensuite de nous demander ce qui demeure, quelles sont les pépites chrétiennes les plus précieuses.
- Enfin, je vous proposerai de faire jaillir les sources.

I. Aller au cœur de la crise.

La crise n'est pas la spécialité des financiers et des économistes. Tout ce qui est humain connaît régulièrement des crises. Ces crises, on peut les vivre comme un mauvais moment à passer. On peut aussi les vivre comme des indicateurs de questions et de mises en question souvent profondes et qu'il vaut mieux ne pas esquiver. La crise en mettant tout en question provoque à se refaire un jugement, à revoir les choses, à retrouver des points d'appui et des perspectives.

Comme tout ce qui est humain, le christianisme a connu pas mal de crises. Il ne peut les traiter à la légère car ce serait passer à côté de la place décisive de la crise dans l'expérience chrétienne. Il s'agit d'habiter une crise et d'aller au cœur de celle-ci car elle nous ramène au cœur de ce qui fait l'expérience chrétienne.

C'est que le christianisme commence par une crise, et laquelle ! « Et nous, nous avons espéré qu'il était celui qui allait délivrer Israël. » (Lc 24, 21) La mort en croix de celui en qui certains avaient vu le Messie de Dieu fait tout vaciller au point que l'on y perd toute espérance. Quand Jésus meurt, il ne reste plus rien. Là, tout est mis en question jusqu'au lien filial qui unit Jésus au Père, il est secoué dans l'aventure. La crise de la croix bouleverse radicalement tout. Elle questionne l'essentiel de l'essentiel : la vie. Celui à qui on demandait : *Que faut-il faire pour avoir la vie éternelle ?* est laminé par la mort en même temps que par la religion elle-même. D'où peut alors surgir encore la vie ? D'une source bien plus profonde que tous les appuis qui se sont écroulés.

N'est-ce pas à cette crise-là que nous ramènent finalement toutes les crises humaines ? Elles posent toutes, d'une manière ou d'une autre, la question de ce qui compte vraiment pour que les hommes puissent vivre humainement. Il serait dramatique que les chrétiens ne perçoivent pas que la crise actuelle du christianisme requiert bien autre chose que des aménagements. Cette crise qui surgit au cœur d'une société elle-même en crise, nous provoque à une démarche qui ne demande pas d'être nombreux ou d'avoir beaucoup de moyens, elle demande plutôt audace, profondeur, patience, ouverture au Souffle qui indique les passages.

Dans la crise de l'Eglise qui ne fait qu'un avec la crise de l'Occident, c'est finalement l'humain qui est en question. « Si l'on voit d'un peu haut, écrit M. Bellet, il y a une seule crise de l'Occident et de sa religion dominante qui fut notre christianisme. » Embarqués avec tous dans cette crise, les chrétiens manqueraient à l'humanité s'ils se limitaient à rénover le fonctionnement de l'Eglise. Ils sont provoqués à retrouver pour l'humanité, l'in-ouï de l'Évangile.

II. Les pépites chrétiennes les plus précieuses.

Quelles sont les pépites les plus précieuses à ne surtout pas perdre ? Tout simplement, le Christ lui-même, l'Évangile de Jésus-Christ. Ce crucifié, que, depuis 2000 ans, des femmes et des hommes (les chrétiens comme on les a appelés un jour à Antioche), ont regardé comme le Christ, comme étant Celui sur qui repose l'Esprit de Dieu, Celui qui accomplit la grande Promesse de vie, la grande Parole de Dieu aux hommes, la nouvelle vraiment neuve, l'annonce, qui ouvre une brèche, un passage.

Le Christ, *immense*, auquel on revient toujours, de toutes sortes de façons

et *dépouillé*, dérisoire même, par rapport à ce que nous attendons d'une annonce neuve (pas d'écrits, 'livré' hier et aujourd'hui).

Le Christ, l'Évangile, l'Évangile qu'est le Christ, l'Évangile comme Évangile, comme nouvelle toute neuve, pas vraiment entendue, pas vieillie, qui n'a pas une ride.

Je voudrais évoquer trois traits du Christ, trois traits, que j'ai choisis tout simplement parce qu'ils me parlent et me touchent particulièrement aujourd'hui et parce que je crois qu'ils portent des choses essentielles pour notre aujourd'hui. Je les rassemblerai alors dans une réalité tout à fait fondamentale : l'existence de Jésus, le Christ, est tout entière et en même temps, filiale et fraternelle.

1. *Jésus passe comme un éveilleur de foi*

Jésus est à la fois un *passant* (il marche, il ne s'attarde pas, il ne fait que passer, il ne cherche pas à établir quelque chose) et un *porteur* (il fait passer à ceux qu'il croise, quelque chose d'imperceptible, d'essentiel). Et ce que Jésus éveille en passant, c'est la foi au sens le plus élémentaire, mais aussi le plus précieux : la foi en la vie.

Et il éveille d'abord *en reconnaissant la foi* : " Ta foi t'a sauvée " dit-il à la femme, qui avait des hémorragies, et, qui, honteuse de son impureté, a simplement touché son manteau par derrière. A propos d'un centurion romain : " En vérité, je vous le déclare, chez personne, en Israël, je n'ai vu une telle foi ". Mt 8, 10.

Et il *suscite la foi* : " Lève-toi ! Prends ton brancard et rentre chez toi ". " Celui, qui croit a la vie éternelle ". Par le regard, qu'il porte sur les humains, Jésus réveille en eux, l'audace de se lever, de marcher, de vivre : Zachée (lui aussi, est fils d'Abraham), la femme adultère (" je ne te condamne pas. Va). Ton destin n'est pas d'être enfermée dans le péché.

2. *Jésus est libre et nous ose libres*

Cet homme sans titre et sans grade, on dit de lui : " Il enseigne en homme, qui a autorité et non pas comme les scribes. " Et surtout, il est libre par rapport aux autorités du Judaïsme, et à la Loi (qu'il respecte pourtant), parce que pour lui, c'est la vie des hommes, qui est l'enjeu (le seul véritable enjeu) de tout cela. " Le sabbat est fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat " Mc 2, 7. " Ce qui est permis le jour du sabbat, est-ce de faire le bien ou de faire le mal, de sauver un être vivant ou de le tuer ? " Mc 3, 4. Jésus a l'audace (ou plutôt la profonde liberté) de casser la séparation mortifère entre le pur et l'impur objectifs. " Il n'y a rien d'extérieur à l'homme, qui puisse le rendre impur ..., mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui rend l'homme impur Ainsi, il déclarait, que tous les aliments sont purs " Mc 7, 15ss.

Cette liberté est aussi une liberté dans la rencontre : Jésus ne s'attache pas les personnes, il ne les capte pas, ne les accapare pas, il les renvoie à leur liberté, qu'il suscite d'ailleurs dans le même mouvement, qu'il suscite la foi. Qu'est devenue la femme adultère ? Mc 5, 18 : "Celui, qui avait été démoniaque le suppliait, demandant à être avec lui. Jésus ne lui permit pas ".

N'avons-nous pas peur de cela ? N'avons-nous pas abîmé cela ? Et n'est-ce pas précisément autour de cela, que se situe la crise de l'Eglise dans le monde moderne ?

3. *Un homme livré*

Si Jésus est un passant et un passeur, qui éveille la foi et la liberté, c'est parce que profondément, il n'est pas en quête de sa propre image, de sa propre gloire, d'un pouvoir mondain. " Lui, qui est pourtant l'image même de Dieu, n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu ". A lui, comme à Eve et à Adam, le diable a pourtant suggéré, que pour réaliser une destinée d'homme (pour être *comme des dieux*), il fallait prendre comme une proie ce que Dieu, en fait, ne voulait pas donner. Jésus a osé croire jusqu'au bout, que c'est dans le don, qu'il pouvait susciter de la foi, de la liberté, de la vie. Garder pour soi, prendre, être tout entier préoccupé par son image, son *ego*, cela sème la perte de confiance, la haine, la mort.

Et Jésus a vécu cela jusqu'à l'extrême : " Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout ". Il ne manifeste aucun goût pour la souffrance et la mort, il n'a de goût que pour la vie, mais il donne la vie tant qu'il peut et jusqu'en donnant sa vie. Et au soir de sa brève vie sur terre, il dit cela en deux gestes immenses : celui du lavement des pieds et celui de la coupe et du pain : " Ceci est mon corps livré pour vous, mon sang versé pour vous et pour la multitude ".

Le secret de Jésus (la pépite des pépites), c'est la relation de communion dans la confiance, qui l'unit à Dieu. C'est un homme relié, qui reçoit tout ce qu'il est et qui a une totale confiance en Celui, qui est la source et qui lui donne tout. Autrement dit, il n'a pas peur que la vie et la confiance lui fassent défaut. La voix du Père lui dit : " Tu es mon Fils bien-aimé, en toi, j'ai mis tout mon amour ". Et lui dit à Dieu " *Abba* ". Son existence d'homme, il la vit comme une existence filiale, une existence reçue, qu'il ne doit pas prendre et conquérir à la force des poignets, qu'il doit tout simplement accueillir dans la confiance et l'amour. Et cette relation filiale est la source de la relation tellement fraternelle, que Jésus offre à celles et à ceux, qu'il rencontre. C'est une telle relation à Dieu, qu'il offre et ouvre à chacun sans condition. A toi, aussi, prostituée, publicain, Dieu, l'absolu, l'ultime, le Très-Haut déclare : " Tu es mon enfant bien-aimé, en toi, j'ai mis tout mon amour ". Et tu peux dire : " *Abba* " à Dieu lui-même. Ta vie n'est pas une condamnation, une impureté, une fatalité, elle est justifiée par Dieu, elle est aimée par Dieu.

C'est cela qui nous reste et c'est le plus précieux, pas seulement pour les chrétiens, pour la subsistance de l'Eglise, mais aussi pour la vie des humains, pour qu'ils osent vivre leur vie, ne pas la fuir, ne pas en avoir honte. Cela ne peut pas se perdre. Et cela ne se perdra pas si, en les lieux petits, mais ouverts sur toute l'humanité, on accueille cette immense et faible Parole qu'est le Christ.

III. Faire jaillir des sources.

La source elle-même est unique, c'est cet Evangile du Christ que je viens d'évoquer, mais il faut déblayer l'espace pour qu'elle puisse jaillir en différents lieux. J'évoque trois lieux majeurs où nous pouvons retrouver la source et l'offrir à tous ceux qui veulent y boire pour vivre.

1. *Une Eglise qui prie eu milieu du monde.*

Ce n'est pas rien, et c'est un immense signe et un signe qui doit être pour une part public, que l'Eglise soit un peuple qui veille dans la louange et l'intercession dans l'attente du Royaume, en rendant grâces pour les germes qui sont déjà donnés et en priant : « Que ton Règne vienne ».

La liturgie de l'Eglise qui est sa prière publique est comme une parabole du monde que nous attendons. Concrètement d'ailleurs, l'Eglise est, pour une part non négligeable, appréciée comme crédible ou non à partir de ce qu'elle manifeste et proclame dans sa liturgie : qualité humaine de son accueil, beauté des gestes, des chants, des objets, ouverture au mystère de Dieu et au mystère de l'homme (au *mystère* plutôt qu'au *sacré* en régime chrétien !), proclamation d'une Parole qui ne condamne pas, mais ouvre des chemins. C'est un haut lieu où l'Eglise se rend visible à elle-même et aux autres.

Mais la prière du peuple de Dieu, ce n'est pas seulement la liturgie, c'est aussi la prière personnelle silencieuse, simple, multiforme de ses membres, c'est encore toute leur quête de vie spirituelle. Cette prière-là a forcément quelque chose de « caché » et même d'intimement personnel. Il ne s'agit pas d'en faire un étalage qui en détruirait la vérité. Mais il s'agit que se perçoive que l'Eglise rassemble des hommes et des femmes qui prient au cœur de ce monde, il s'agit que se perçoive que ces hommes et ces femmes vivent la prière comme une démarche gratuite qui pourtant fait « tenir » le monde, l'ouvre à du sens, contribue à le sauver. La prière est un lieu d'interrogation radicale sur le sens de nos vies et de l'histoire. « Il est possible que le plus grand défi que la modernité laïque et démocratique lance au christianisme soit de faire la preuve de sa qualité, de sa spécificité, dans l'immense dialogue des spiritualités. » (G. COQ) Jésus pour sa part se retire seul pour prier, mais ses disciples ont pu percevoir que là était le ressort de toute son existence et de sa mission. C'est aussi le signe fort, et d'ailleurs reçu, que sont les communautés monastiques au cœur de l'Eglise et au cœur du monde.

2. Oser la Parole

L'Eglise existe à cause de la Parole qui la convoque et, cette Parole, elle a mission de la faire entendre, de la rendre largement accessible et audible. Il y a une primauté de la Parole dans l'expérience chrétienne. L'expérience spirituelle chrétienne est d'abord expérience d'être éveillé par une Parole : *Réjouis-toi, comblée de grâce !* Les sacrements n'ont pas de sens en dehors de l'écoute de la Parole. Il y a une forte vigilance à garder sur ce primat de la Parole et

l'importance des Ecritures qui nous la livrent car il y a une difficulté catholique récurrente à faire franchement leur place aux Ecritures.

- Le travail pour que les Ecritures dans leur diversité, leur originalité, leur force, leur étrangeté et leur difficulté même soient largement accessibles est une mission à laquelle l'Eglise ne peut pas se soustraire. Elle ne peut pas priver ni ceux qui sont proches, ni ceux qui sont loin, ni même ceux qui sont au dehors, d'accéder à ces grands récits, ces livres qui forment la Bible et qui sont autant de témoignages de l'expérience de foi des croyants. Elle ne peut se contenter de ce qui peut être compris maintenant ou de textes réputés plus adaptés car les Ecritures sont un lieu majeur où la Parole se dit dans son originalité et sa force.
- Cette proposition de la Parole aux hommes de ce temps s'effectue aussi dans un travail d'intelligence et de pensée. La connaissance des cultures, leur rencontre, la confrontation avec ce qu'elles cherchent est un lieu incontournable de l'inscription de l'Evangile dans l'histoire des hommes. Nous ne pouvons nous passer de ce « travail » (car c'est un vrai travail) si nous voulons rendre compte publiquement de l'espérance qui est en nous. C'est particulièrement vrai en ces temps où le fondamentalisme fait flores.
 - Oser la parole, c'est encore susciter des groupes à *portée de voix* où l'on accueille la Parole en la partageant et en la laissant jouer dans nos existences. En relisant les grands récits bibliques, on relit nos vies et les deux récits s'interpénètrent. Dans de tels groupes, la Parole suscite notre prise de parole.
 - Oser la Parole, c'est aussi oser la parole prophétique qui, au cœur des événements et en prenant des risques, encourage ce qui construit le Royaume attendu et dénonce ce qui le détruit. L'Eglise ne peut pas seulement annoncer la Parole telle qu'elle s'est dite dans les Ecritures ; comme les prophètes et le Christ lui-même, elle a aussi mission d'en dire l'actualité brûlante (à la fois éclairante et tranchante) au cœur même des événements de l'histoire des hommes et en particulier des événements de la vie de la cité.
 - La Parole se montre aussi dans l'immense création artistique qu'elle a suscitée et qu'elle suscite. Le patrimoine artistique de l'Eglise contribue fortement à évoquer le mystère ; il faut savoir le ressaisir dans une proposition pastorale. Susciter aujourd'hui une création libre est aussi un lieu très signifiant à condition de ne pas instrumentaliser l'art au service d'une institution, mais de cultiver la relation avec des artistes qui se laissent inspirer par la quête de Dieu et par la foi.
- 3. « Vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » La fraternité et le service.

La fraternité entre les disciples est par excellence le signe auquel on les reconnaît. Ce n'est pas simplement une conséquence morale de la foi, c'en est l'épreuve de vérité.

Les relations dans l'Eglise constituent d'ailleurs de fait le lieu de vérification de son authenticité. C'est cela qui est regardé pour apprécier la crédibilité de ce que l'Eglise propose. Là, la vision devient très concrète. Cela concerne l'exercice du pouvoir dans l'Eglise, la place de chacun et en particulier du plus petit (cfr. Lettre de Jc), le goût souvent peu modéré pour les honneurs et leurs insignes ou à l'inverse la simplicité. Il ne s'agit pas pour autant de se présenter comme misérable, mais comme Jésus lui-même avec assurance et autorité, une assurance fondée dans la foi et non dans le goût du pouvoir et des honneurs. C'est aussi le signe d'une fraternité réellement ouverte, non repliée sur elle-même ou défensive, capable d'accueillir en son sein des « autres », différents, « impurs », « non en règle »...

Davantage encore que la fraternité entre les disciples du Christ, le service désintéressé du plus petit d'entre les humains est véritable épiphanie de l'amour gratuit de Dieu. Les chrétiens qui sont perçus comme vivant pleinement ce service sont d'ailleurs ceux qui sont reconnus comme les témoins les plus authentiques.

L'Eglise inscrit encore l'Évangile dans l'histoire des hommes lorsqu'elle est créatrice de lien social. « Si l'Eglise n'est ni société ni contre-société, elle devrait avoir le souci, dans la société moderne, de retisser sans relâche du lien social, c'est-à-dire de sortir des êtres de la solitude, du silence, de susciter de la rencontre, du dialogue. Et que ces reconnaissances que des personnes reçoivent dans l'Eglise aient des effets ensuite hors de l'Eglise, au sens où cette socialité ouverte ferait que dans la cité, plus de gens aient le souci de ne pas se croiser sans se voir. » (C. COQ)

Introduire le christianisme dans une société, une culture, c'est y introduire la *krisis*, le jugement qui se rend visible à la croix. A partir de ce lieu de jugement qui est la croix, il y a à construire du social (politique, économique,...), il y a aussi à entrer en résistance par rapport à ce qui est institué selon un autre « jugement ». En définitive, il s'agit de s'exposer publiquement au jugement selon Mt 25 puisque c'est ce jugement qui rend visible ce qui tient devant le Fils de l'homme.

En guise de conclusion...

La source de vie, elle est puissante de cette vraie puissance qui fait vivre, qui rend humain et heureux d'être humain. Cette source est puissante de la puissance fragile de l'amour. Elle ne

se manifeste dès lors pas dans ce que les hommes considèrent habituellement comme puissant, fort, glorieux, majestueux, impressionnant. « Ma puissance se déploie dans la faiblesse » dit le Christ à Paul. Le même Paul dit que nous portons la puissance de l'Évangile dans des vases d'argile.

Ce qui reste du christianisme est une extraordinaire puissance de vie et d'humanité. Pendant des siècles, l'Église a cru qu'il fallait porter cette puissance dans une institution forte, honorée, très visible, munie de beaucoup de pouvoir. Elle est désormais dépouillée de tout cela. Cela ne la rend pas moins ouverte – au contraire – à accueillir la puissance de l'Évangile et à l'offrir – gratuitement et comme un service – aux hommes et aux femmes de notre temps en quête de vie.

Abbé Paul SCOLAS